

Nathalie Sarraute, Ann Jefferson
Flammarion, coll. « Grandes biographies », 2019, 496 p.

Quelques réactions de Claire Boniface

Moi qui déteste les gros livres, j'aurais voulu que ce livre ne finisse pas. Dès la première page, j'ai été captivée et je l'ai lu passionnément, comme un roman, comme un *page turner* : n'y a-t-il pas un personnage hors pair ? N'y a-t-il pas une histoire parfaitement romanesque, avec des rebondissements à foison ? Et le tout avec un art de les enchaîner ?

J'ai râlé d'abord en voyant que les notes étaient en fin de livre et non en bas de page, et j'ai sur-le-champ conclu que je ne les lirais pas : des références bibliographiques, et la cote du fond d'archives, merci bien ! Or pas du tout... : combien de fois, de la page en cours de lecture, suis-je allée aux notes pour voir qui dit ça, quand ça, mais où donc Ann Jefferson est-elle allée trouver ça !

Puisque j'évoque les annexes, les remerciements sont autre chose que le respect d'une convention éditoriale : on y voit la méthode, l'enquête géante menée, les innombrables interlocuteurs de la biographe ; et passons sur le travail de rate de bibliothèque : immense !

Les photos, dont celles prises par l'auteure du livre, sont très agréablement intégrées au fil du texte, au lieu de ces paquets sur papier glacé dans la plupart des biographies.

La distance vis-à-vis de l'objet... du sujet... est très confortable. On est convaincu de la parfaite connaissance de l'œuvre de Sarraute, de toute l'œuvre de Sarraute – thèse et Pléiade ont fait leurs preuves avant l'enquête pour ce livre. On ne doute pas qu'Ann Jefferson admire l'œuvre, mais l'hagiographie est ici hors de propos et c'est de son importance littéraire que le livre rend compte. On apprécie de savoir que la biographe a rencontré de façon répétée Nathalie, qu'elle a interrogé ses très proches – et le fait que sa fille Dominique l'ait convaincue d'écrire la biographie montre la confiance et de l'estime acquises –, qu'elle est entrée dans l'intimité professionnelle de Sarraute (sa bibliothèque, sa correspondance, ses agendas particulièrement éloquentes) et a accédé aussi à sa vie relationnelle. C'est au sujet de *la femme* que se situe le plus difficile « positionnement » de l'auteure : si Sarraute est une créatrice exceptionnelle, Nathalie est également une personnalité extraordinaire et complexe, d'une vitalité incroyable y compris au-delà de 90 ans, d'un humour spectaculaire ; mais elle n'est pas dépourvue d'un « grain », est sujette à des angoisses terribles relevant à certains moments de soins, et montre également des faiblesses plus décevantes qu'attendrissantes : Nathalie n'est pas épargnée, parfois coquette, injuste, vache, indigne même. La biographe nous donne ainsi l'impression contraire aux convictions de Sarraute pour qui le « je » est insaisissable ; Ann Jefferson, elle, parvient à saisir ce « elle » en éclairant ses différentes facettes.

Avec Nathalie Sarraute, ou plus exactement avec Ann Jefferson, on traverse le siècle et son histoire mouvementée et de façon répétée tragique, on traverse les frontières, on traverse l'histoire de la littérature et des idées. La biographe a le chic pour s'arrêter quelques instants pour dresser une rapide synthèse éclairant un contexte littéraire, historique, politique, psychologique.

Revenons au début : l'avant-propos est magistral avec ce défi du premier paragraphe où Nathalie Sarraute annonce que sa biographie est impossible et *a priori* fautive. Mais sur ce qui pourrait n'être qu'un mot – plaisanterie, provocation ou défense –, Ann Jefferson rebondit pour l'une de ses mises au point profondes, ici sur le lien vie/œuvre : elle enrichit ainsi son projet d'une réflexion *méta* qui nourrit le lecteur.

Et sautons à la fin : la table des matières est claire, sans formules ou artifices qui obscurcissent la compréhension pour briller, découpant très habilement le parcours de l'héroïne, non sans esprit cependant (« Fruits d'or » est l'histoire d'un livre de Sarraute et le titre d'un chapitre qui raconte l'histoire de ses publications ; « A ses conditions », titre du dernier chapitre, renvoie bien à la position qu'elle avait atteinte, et avec son caractère...).

Ann Jefferson, grâce à son travail méticuleux, apporte de nombreuses connaissances qui n'existaient pas sur Nathalie Sarraute, sur la genèse de ses œuvres et sur leur publication, sur les réseaux relationnels et essentiellement littéraires qui furent les siens, ainsi que sur ses engagements.

Depuis la première monographie d'Yvon Belaval et Mimica Cranaki, [Nathalie Sarraute](#) (Gallimard, coll. « La bibliothèque idéale », 1965, écrite alors qu'elle avait encore plus de 40 ans d'écriture devant elle), ont été publiés des études, des thèses, des actes de colloques, des revues, des entretiens, un catalogue d'exposition, mais aucune publication de cette ambition, sans compter que la seule [biographie](#) d'Huguette Bouchardeau, courte, date de 16 ans, et ne se distingua pas par sa rigueur et sa distance.

Lorsque notre biographe n'est pas certaine d'un fait ou d'une interprétation, elle le signale, indiquant même le degré d'incertitude : « il est permis d'imaginer que », « on peut supposer sans trop s'aventurer ». Des détails montrent l'enquête scrupuleuse – des détails jamais superflus d'ailleurs.

Ann Jefferson remonte loin dans les éclairages, notamment sur la genèse de l'écriture, avant même le passage à l'acte : l'invention même du tropisme relève du coup de théâtre biographique, elle rapproche pour le lecteur des extraits de dissertations qui montrent d'où viennent les préoccupations de la future écrivaine. Le rôle des lectures est également édifiant, bien mis en valeur.

L'histoire des rencontres est un véritable écheveau : que de noms ! Plus ou moins connus, très connus, redécouverts sous d'autres jours ; très connus mais qui renvoient à mon ignorance (j'aurais aimé – souhait impossible à réaliser – avoir un *who's who* à la fin du livre, avec une rapide présentation de chaque nom évoqué, qui m'aurait évité d'aller sur Wikipédia à répétition pour découvrir le parcours remarquable des différentes connaissances de Nathalie dont j'ignorais tout). Que de noms et que d'histoires d'attirance et d'éloignement, de froissements pour un oui pour un non ! Les relations avec Beauvoir sont un sommet... Mais que de fortes relations aussi : on aime Nathalie et elle est aimante. Ne parlons pas de cette fascinante relation avec Raymond... Et de tout cet entrelacement avec l'histoire de l'œuvre, la biographe déroule les fils de main sûre, sans s'attarder aux potins, mais tout en donnant le sel de ces intrigues. Ann nous rend Nathalie vivante, même physiquement, y compris dans son habillement, car dans ces choix il y a des liens avec l'œuvre, avec la permanente poursuite de l'écriture qui élimine la frivolité.

On perçoit toute la modernité de la biographie avec la question du *genre*, fort bien prise en compte, tant dans la négation par Nathalie Sarraute d'une écriture qui serait féminine, en passant par le prénom de ses filles – épiciènes –, jusqu'au surnom dans l'intimité de Nathalie – petit Fox – et à l'appellation de Monique Wittig par un prénom d'homme ; s'étonnera-t-on qu'elle ait suscité l'attirance de femmes (Violette Leduc) et ait fréquenté des femmes attirées par les femmes (Monique Wittig, Simone Benmussa) ?

Revenons aux livres de Sarraute, poursuivis par le qualificatif de « difficiles » : les présenter est une gageure ; pourtant la biographe, sans les résumer (impossible), en montre l'enjeu et la nouveauté en quelques lignes. Si les citations des lettres et propos sont abondantes, jamais trop longues ou trop nombreuses, on se languit de quelques citations des œuvres elles-mêmes.

Sarraute reste très connue par ses pièces. Or nous avons dépassé la page 300, et toujours aucune pièce n'est mentionnée : Ann Jefferson aurait-elle fait l'impasse sur cette partie de son œuvre, privilégiant le roman et l'essai ! On découvre alors l'histoire de cette nouvelle écriture, jamais envisagée par Sarraute, advenue quand elle a 63 ans via l'Allemagne et les pièces radiophoniques : passionnant encore.

L'humour a sa place : l'humour de Nathalie Sarraute – et la rencontre avec Ivy Compton Bennet et la lettre pastiche de Salinger sont un régal –, mais aussi l'humour discret, très *british*, d'Ann Jefferson. Un exemple quand, à Oxford où justement Ann Jefferson est professeure des universités émérite, naît chez l'étudiante Nathalie Sarraute « *l'indéfectible passion pour la famille royale britannique, qu'elle choisit d'imaginer tels des êtres parfaits soustraits aux doutes et aux vacillations du tropisme* ». Cette touche de légèreté donne à cette biographie qui fait date un plaisir supplémentaire. A recommander sans aucun doute, 20 ans après la disparition de cette figure extraordinaire.